

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 129 (1984)
Heft: 1

Artikel: La Revue Militaire Suisse en 1944
Autor: Muyden, Claude van / Anderegg / Stoudmann, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Revue Militaire Suisse en 1944

Contexte

- *L'année commence par des entretiens entre de Gaulle et Beneš à Alger et le débarquement américain en Nouvelle-Guinée.*
- *Le 3 janvier, arrivée du corps expéditionnaire de Juin en Italie.*
- *Dès le 5, bataille du Carigliano et du Rapido.*
- *Le 6, Joukov pousse à l'ouest de Kiev.*
- *Le 11, offensive aérienne alliée en Europe.*
- *Du 11 au 20, offensive Rokossovsky au nord des marais du Pripet. Offensive Gorov pour dégager Leningrad. Prise d'Orianenbaum et de Novgorod.*
- *Entre-temps, la Pologne demande l'assistance des USA et du Royaume-Uni face aux prétentions soviétiques quant à la ligne Curzon comme frontière. Elle l'obtient verbalement.*
- *Le 22, les Américains débarquent à Anzio et, le 31, aux îles Marschall.*

Lu dans le numéro de janvier 1944

Une opinion américaine sur le rôle de l'arme aérienne

C'est devenu presque un lieu commun de dire qu'une opération

militaire, dans les circonstances actuelles, ne peut être menée à bien que si celui qui l'entreprend détient au moins localement la maîtrise de l'air. Sur ce point-là, tout au moins, les critiques militaires sont généralement d'accord.

Cependant, il est des théoriciens qui vont beaucoup plus loin et qui soutiennent que, grâce au perfectionnement de l'arme aérienne, il est possible de réduire un adversaire à l'impuissance par le seul emploi de l'aviation et sans avoir recours aux procédés classiques d'invasion et de lutte opiniâtre pour la possession du terrain.

C'est ainsi qu'avant le conflit actuel, d'innombrables experts militaires soutenaient que ni l'aviation, ni les chars, ne pourraient jamais jouer un rôle décisif dans la guerre (la collaboration de ces deux armes était alors à peine envisagée), étant donné qu'en dernier lieu la victoire se marquait par l'occupation du terrain et que celle-ci ne pouvait être menée à bien que par l'infanterie. Ce fut en grande partie la foi en cette conception et, par conséquent, en la défensive, qui occasionna la défaite de la France.

Déjà longtemps avant la présente guerre, les idées du général d'aviation italien, Giulio Douhet, avaient suscité de grandes controverses. Il peut être considéré comme l'apôtre de l'emploi

massif de l'aviation de bombardement, envisagé comme facteur décisif dans une guerre.

Mais le novateur en matière militaire doit lutter contre l'inertie et les conceptions conservatrices des milieux dirigeants, surtout si ses idées encouragent le développement d'une arme particulière au détriment des autres. Parfois, ses idées se heurtent à la force de l'argent, aux vastes sommes accumulées pour le développement d'autres moyens de combat que l'on ne peut pas, d'un jour à l'autre, mettre à la ferraille. Toujours, elles suscitent des critiques violentes des milieux militaires, surtout si elles portent atteinte à l'importance d'autres armes.

Les idées de Douhet ne triomphèrent point dans son pays, bien que la guerre actuelle soit en train de fournir une effrayante démonstration de leur bien-fondé.

Les théories du major Alexander de Seversky, un des experts de l'armée américaine, si audacieuses et si brillantes soient-elles, risquent-elles, elles aussi, un échec partiel? Tout au moins sont-elles fondées sur des expériences probantes.

Par leur simplicité et par leur logique, elles ont quelque chose de presque génial – pour autant que l'expression «génial» soit de mise lorsqu'il s'agit de théories dont l'application entraîne inévitablement la destruction massive de milliers d'êtres humains, par l'explosif, par le fer et par le feu. (...)

Claude van Muyden, plt

L'alliance de 1521

(...) Les victoires de l'infanterie suisse dans les guerres de Bourgogne en 1476 et de Souabe en 1499 avaient fait naître non seulement chez le roi de France, mais chez l'empereur, le pape, le duc de Milan et d'autres le désir d'avoir des troupes suisses à leur service. Le résultat en fut que, pendant les guerres d'Italie, il y eut des Suisses dans les armées du roi de France et dans celles de ses adversaires, au grand détriment de la réputation de fidélité des troupes suisses et d'honnêteté des gouvernements des cantons. La bataille de Marignan, en 1515, exerça sur François 1^{er} une influence analogue à celle de Saint-Jacques sur Louis XI. Au lieu de chercher à profiter de sa victoire sur les Suisses pour les écraser, il préféra chercher à se les attacher. Un traité d'alliance, conclu en 1516, modifié en 1518, fut définitivement ratifié le 5 mai 1521 et resta la base des relations franco-suisse jusqu'à la Révolution française et à l'invasion de 1798.

Ce traité stipulait entre autres que les «Seigneurs Confédérés» s'engageaient à aider les Français non seulement en Italie, mais aussi contre toute attaque ennemie en France. A cette fin, le roi de France pouvait lever en Suisse une armée de 10000 à 16000 hommes, qui serait commandée par des officiers suisses et ne devrait pas être divisée ni employée outre-mer. En échange, le roi de France versait à chaque canton une pension annuelle et la France leur fournissait

une aide en cavalerie, en artillerie et surtout en argent. Si la Suisse était attaquée, elle pouvait rappeler ses troupes. (...)

(...) Déjà pendant la guerre de Souabe, les capitaines zurichoïses se plaignaient de l'indiscipline de leurs hommes, surtout au camp. En Italie, cela devint pire. La qualité des cadres avait baissé. Les jeunes chefs habitués en Italie à combattre, en pays plat, un ennemi médiocre, avaient peu à peu remplacé les vétérans de la guerre de Souabe. Ils ne manœuvraient plus, mais ne cherchaient qu'à bousculer l'ennemi de vive force, s'il ne prenait pas la fuite à la seule vue des bataillons confédérés. Les cadres subalternes exécutaient toujours machinalement les mêmes manœuvres, sans déployer aucune initiative. La bataille de Novare fut une exception, et encore une forte minorité voulait-elle attendre l'arrivée du gros. L'autorité des chefs sur leur troupe indisciplinée se perdit peu à peu en proportion de la diminution de leur supériorité intellectuelle. Les progrès de l'artillerie incitaient à la réflexion; malgré cela, les Suisses, à Marignan, attaquèrent l'artillerie française de front pendant deux jours et furent étonnés d'aboutir à une catastrophe. (...)

(...) Le service étranger devint, par l'alliance, une occasion de gain, bien payé mais honnêtement gagné: la chasse à l'argent, qui sévissait dans les 40-50 années précédant l'alliance, n'a pas laissé de traces profondes. Cela est prouvé par le fait que, pendant les

guerres de religion jusqu'à l'avènement d'Henri IV, la solde ne fut le plus souvent pas payée. Maints commandants se ruinèrent pour payer leurs troupes, à tel point qu'aujourd'hui encore l'Etat français doit, théoriquement, des millions à quelques familles suisses. Malgré cela, il se trouva toujours des hommes pour le service de la France; des officiers restèrent à leur poste pendant des années, recrutant de nouvelles troupes et payant de leur poche celles qui rentraient au pays. L'histoire des Frölich, Pfyffer et tant d'autres est un monument de fidélité non seulement militaire, mais aussi humaine. C'est un chapitre dont nous pouvons être fiers, si nous voyons dans l'histoire non seulement les faits, mais aussi les hommes. (...)

Anderegg

La section d'infanterie allemande

Nous lisons dans un récent numéro de la *Revue officielle du Ministère de la guerre* de Madrid quelques commentaires qu'il peut être utile de relever à titre documentaire.

La capacité manœuvrière, la valeur combative, l'efficacité des états-majors, ainsi que le degré élevé de préparation des officiers, sous-officiers et soldats, ont fait de l'armée allemande une force terrible, reconnue et estimée comme telle par les Nations Unies. Ses avions, ses unités blindées, ses sous-marins et son extraordinaire potentiel industriel n'ont pas peu

contribué aux fulminants retours des premières années de guerre. Mais il est nécessaire d'insister sur le fait que, maintenant comme auparavant et comme toujours, une armée vaut ce que vaut son infanterie, et dans le cas particulier, l'infanterie allemande a assuré le succès de l'ensemble des armes par l'impeccable exécution de sa stratégie.

Le grand organisme que constitue cette infanterie possède une qualité sans laquelle tout effort est vain; cette qualité, c'est précisément la valeur du groupe, cellule basique, ou de la section de tirailleurs.

La lutte individuelle contre les chars

(...) Malgré un matériel antichar abondant, certaines armées actuellement en conflit n'ont pas tardé à s'adapter à la lutte individuelle à courte distance avec les chars. Ce fut là l'occasion d'adopter et d'améliorer, les méthodes mises en pratique lors de la récente guerre civile en Espagne. Les chars visent avant tout, dans l'attaque,

à enfoncer des coins en profondeur dans les lignes adverses, aux fins d'isoler des tronçons de front pour permettre de les couper de leurs bases, puis de les anéantir. Ces éléments, poussés très en avant, apportent naturellement une grande confusion dans l'organisation défensive adverse; ces chars doivent parvenir jusque devant les positions, d'artillerie ou même aux abords d'importants postes de commandement. Ce n'est pas précisément en cet endroit que sont les défenses antichars et les troupes spécialisées dans ce genre de rencontre... Et cependant, c'est aux hommes qui se trouvent sur place qu'il incombe d'entreprendre la contre-attaque et de stopper les unités qui ont réussi à pénétrer.

Pour ces raisons, on a pourvu les officiers et soldats de tous échelons d'une instruction spéciale et uniforme, en vue d'obtenir une défense latente, à déclenchement automatique et ne nécessitant pas de mise au point préalable. On s'est donc adapté aux circonstances. (...)

R. Stoudmann